

2026 – 12 VINGT-SEPTIÈME SEMAINE ORDINAIRE**1 : A**

04 OCTOBRE DIMANCHE

Si 1, 1-20

Hilaire : Dieu nous ressuscite dans le Christ

LC : F HI DR

05 Lundi

Si 2, 1-18

Saint Augustin : Honorez mutuellement en vous Dieu

LC : 49 02 Au

06 Mardi

Saint Bruno

Si 3, 2-16

Saint Bruno : Voir la face de Dieu

LC : O BR VF

07 Mercredi

Notre-Dame du Rosaire

Si 3, 17 à 4, 10

Pie XII : La prière du Rosaire

LC : MR PI RO

08 Jeudi

Si 5, 1 à 6, 4

Jean Daniélou : Mystère de pauvreté

LC : X DA PA

09 Vendredi

Si 6, 5-37

Thomas Merton : Recueillement et solitude

LC : O TM RS

10 Samedi

Si 7, 22-36

Saint Augustin : Cours à la source

I Vp du Dimanche

LC : 41 41 Au

VINGT HUITIÈME SEMAINE ORDINAIRE**2 : B**

11 DIMANCHE

Si 10, 6-18

Saint Augustin : Sacrement de vie nouvelle

LC : F AU SC

12 Lundi

Si 11, 11-28

Silouane : Recherche de Dieu

LC : O SI RD

13 Mardi

Si 14, 20 à 15, 10

Merton : Mon âme se souvient du Seigneur

LC : XM TM AS

14 Mercredi

Si 15, 11-20

Barthélémy : Liberté et accomplissement

LC : 49 15 By

15 Jeudi

Sainte Thérèse de Jésus

Si 16, 24 à 17, 14

Thérèse d'Avila : Le bien de l'obéissance

LC : XO TA BO

16 Vendredi

Saint Ignace d'Antioche

Si 17, 15-32

Ignace d'Antioche : Unissez-vous à l'évêque

I Vp de la **Dédicace**

LC : Ô IA UE

17 Samedi

ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE CÎTEAUX

1P 2, 1-17

Saint Bernard : Notre dédicace

LC : LA Bd DE

VINGT NEUVIÈME SEMAINE ORDINAIRE 3 : A

18 DIMANCHE

Si 26, 1-4.9-18

Divo Barsotti : L'irruption de la joie

LC : F DB IJ

19 Lundi

Si 27, 22 à 28,7

Thomas Merton : La vraie compassion

LC : W TM VC

20 Mardi

Si 29, 1-13 ; 31, 1-4

Origène : L'harmonie fraternelle

LC : W OR HA

21 Mercredi

Si 35, 1-19

Zundel : Le suprême testament

LC : W ZU ST

22 Jeudi

Si 38, 24 à 39, 11

Saint Augustin : Réjouissez-vous dans le Seigneur

LC : 41 32 AU3

23 Vendredi

Si 42, 15-25 ; 43, 27-33

R. Cantalamessa : Quand Dieu nous parle d'amour

LC : W CN QD

24 Samedi

Sainte Vierge Marie

Si 51, 1-12

Bx. Guerric d'Igny : Dans le sein de l'Église

I Vp du Dimanche

LC : M GI SE

TRENTIÈME SEMAINE ORDINAIRE 4 : B

25 DIMANCHE

Sg 1, 1-15

Divo Barsotti : Le chant de la Résurrection

LC : F DB CR

26 Lundi

Sg 1, 16 à 2, 24

L M Grignon de Montfort : La Sagesse éternelle

LC : 48 00 G

27 Mardi

Sg 3, 1-19

Pierre Talec : Le sens d'une mort

LC : E TA SM

28 Mercredi

SAINTS SIMON ET JUDE

1 Co 1,18 à 2, 5

Augustin George : Nous viendrons à Lui

LC : N SJ GN

29 Jeudi

Sg 5, 1-23

Silouane : Donne-moi ton humilité

LC : XH SI DO

30 Vendredi

Sg 6, 1-25

G. Huygues : Un cœur libre pour la prière

LC : U HU CL

31 Samedi

Sainte Vierge Marie

Sg 7, 15-30

Bérulle : Voici la servante du Seigneur

I Vp de la **Toussaint**

LC : MA PdB 2

DIEU NOUS RESSUSCITE DANS LE CHRIST

Par le baptême, nous sommes ensevelis dans la mort du Christ pour retrouver une vie qui ne finira plus. Cette nouvelle naissance est une mort qui prend source dans la Vie, et mourant aux vices, nous renaissions à l'immortalité. Car le Christ est mort pour nous, bien qu'immortel, pour qu'unis à lui, nous ressuscitions et passions de la mort à l'immortalité. S'il a pris sur lui notre chair de péché, c'est pour nous pardonner nos péchés en prenant notre chair, puisqu'il prend la nature humaine, et non le péché. Par sa mort, il efface la sentence de mort, et de la sorte abolit le verdict du décret antique, en créant à nouveau en lui notre race. Il se laisse attacher à la croix pour y clouer toutes les malédictions qui nous condamnaient, en les effaçant par la malédiction de la croix. Il a souffert jusqu'au bout comme homme pour couvrir de honte les puissances infernales. Dieu, il devait mourir selon les Écritures et triompher par sa confiance de tous les ennemis qui l'emportaient sur lui. Immortel et ne pouvant être vaincu par la mort, il mourait pour assurer l'immortalité aux mortels.

Aussi tous ces hauts faits de Dieu, qui dépassent l'intelligence de l'homme, ne tombent pas sous les prises des saisies naturelles de notre esprit. Car l'œuvre d'un Dieu infini et éternel exige, pour être mesurée, une pensée infinie. Que Dieu se fasse homme, que l'Immortel meure, que l'Éternel soit enseveli, tout cela n'est pas considération de l'intelligence, mais exception consentie par la puissance divine. De même, mais en sens inverse, c'est le fruit, non de la raison, mais de la puissance divine, qu'un Dieu naisse de l'homme, qu'un être immortel vienne d'un mort et qu'un être éternel sorte du tombeau.

C'est donc bien nous que Dieu ressuscite dans le Christ par sa mort. Mais puisque dans le Christ habite la plénitude de la divinité, nous avons aussi un signe que dans sa mort, nous sommes ressuscités par Dieu le Père, et nous devons reconnaître que le Christ Jésus n'est autre que Dieu dans la plénitude de sa divinité.

Alors, dans cette paix qui lui venait de se savoir en sécurité, mon âme se reposait avec joie dans ses espérances. Je craignais si peu la venue de la mort que je la considérais même comme le chemin pour la vie éternelle. La vie dans ce corps ne me semblait pas plus pénible et triste que ne le sont les lettres de l'alphabet pour les enfants, le remède pour les malades, la nage pour les naufragés, l'éducation pour les adolescents, le métier des armes pour les futurs officiers. Il fallait supporter le présent pour progresser vers la récompense de la bienheureuse immortalité.

SAINT AUGUSTIN

HONOREZ MUTUELLEMENT EN VOUS DIEU

Avant tout, frères très chers, aimons Dieu, aimons le prochain : ce sont les commandements qui nous sont donnés en premier.

Et voici mes prescriptions sur votre manière de vivre dans le monastère.

Tout d'abord, pourquoi êtes-vous réunis sinon pour habiter ensemble dans l'unanimité, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme en Dieu.

Ne dites pas « ceci m'appartient » ; mais que, pour vous, tout soit en commun. Que votre supérieur distribue à chacun le vivre et le couvert non pas selon un principe d'égalité ni vos forces ni vos santés ne sont égales mais bien plutôt selon les besoins de chacun. Lisez en effet les Actes des Apôtres : pour eux tout était en commun, et l'on distribuait à chacun selon son besoin.

Ceux qui possédaient quelque chose quand ils sont entrés au monastère doivent accepter volontiers que tout cela soit désormais commun. Ceux qui n'avaient rien n'ont pas à chercher dans le monastère ce qu'au dehors ils n'avaient pu posséder. Qu'on leur donne toutefois ce que requiert leur mauvaise santé, même si auparavant leur pauvreté les empêchait de se procurer le nécessaire.

Mais alors qu'ils ne félicitent pas d'avoir trouvé vivre et couvert, qu'ils n'auraient pu trouver tels au dehors ! Qu'ils n'aillent pas orgueilleusement tête haute parce qu'ils ont désormais pour compagnons des gens qu'auparavant ils n'auraient pas osé approcher : que leur cœur plutôt s'élève, sans chercher les vanités de la terre. Les monastères n'auraient d'utilité que pour les riches et non pour les pauvres, s'ils devenaient lieu d'humble abaissement pour les premiers, d'enflure pour les autres.

De leur côté ceux qui étaient antérieurement des gens considérés ne seront pas dédaigneux à l'égard de leurs frères venus de la pauvreté dans cette société sainte. S'ils cherchent à se glorifier, que ce ne soit pas de la richesse et du prestige de leur parenté, mais bien plutôt d'habiter en compagnie de frères pauvres. Qu'ils ne se vantent pas d'avoir tant soit peu contribué de leur fortune à la vie commune ; avoir distribué leurs richesses dans le monastère ne devrait pas leur causer plus d'orgueil que d'en jouir dans le monde. Tout autre vice se déploie en faisant faire le mal ; mais l'orgueil, lui, s'attaque même au bien que l'on fait, pour le réduire à néant. À quoi sert de distribuer ses biens aux pauvres, de se faire pauvre soi-même, si l'âme dans sa misère devient plus orgueilleuse de mépriser les richesses qu'elle ne l'était de les posséder ?

Vivez donc tous dans l'unanimité et la concorde, et honorez mutuellement en vous Dieu, dont vous avez été faits les temples.

Règle de St Augustin I

VOIR LA FACE DE DIEU

J'habite un désert situé en Calabre et, de tous côtés, assez éloigné des habitations des hommes. J'y suis avec mes frères religieux, dont certains sont pleins de science ; ils montent une garde sainte et persévérante, dans l'attente du retour de leur Maître, pour lui ouvrir dès qu'il frappera.

Comment pourrais-je parler dignement de cette solitude, de son site agréable, de son air sain et tempéré ? Elle forme une plaine vaste et gracieuse, qui s'allonge entre les montagnes, avec des prés verdoyants et des pâturages émaillés de fleurs. Comment décrire l'aspect des collines qui s'élèvent légèrement de toutes parts, et le secret des vallons ombragés, où coulent à profusion les rivières, les ruisseaux et les sources ? Il n'y manque ni jardins irrigués, ni arbres aux fruits variés et abondants.

Mais pourquoi m'arrêter si longtemps sur ces agréments ? Il y a pour l'homme sage d'autres plaisirs, plus doux et bien plus utiles, parce que divins. Pourtant de tels spectacles sont souvent un repos et un délassement pour l'esprit trop fragile, quand il est fatigué par une règle austère et l'application aux choses spirituelles. Si l'arc est tendu sans relâche, il perd de sa force et devient moins propre à son office.

Ceux-là seuls qui en ont fait l'expérience savent ce que la solitude et le silence du désert apportent d'utilité et de divine jouissance à ceux qui les aiment. Là, en effet, les hommes forts peuvent se recueillir autant qu'ils le désirent, demeurer en eux-mêmes, cultiver assidûment les germes des vertus, et se nourrir avec bonheur des fruits du paradis. Là on s'efforce d'acquérir cet œil dont le clair regard blesse d'amour le divin Époux et dont la pureté donne de voir Dieu. Là on s'adonne à un loisir bien rempli et l'on s'immobilise dans une action tranquille. Là Dieu, pour le labeur du combat, donne à ses athlètes la récompense désirée : une paix que le monde ignore et la joie dans l'Esprit Saint. Telle est cette meilleure part que Marie a choisie et qui ne sera pas enlevée.

Comme je voudrais, frère très cher, que tu brûles du divin amour. Que cette charité vienne à s'établir en ton cœur, et bientôt la gloire du monde, cette caressante et trompeuse séductrice, te paraîtrait misérable ; tu rejetterais aisément les richesses dont le souci alourdit l'âme. Qu'y a-t-il en effet de plus pervers, de plus contraire à la raison, à la justice, à la nature même, que de préférer la créature au créateur, de poursuivre les biens périssables plus que les biens éternels, ceux de la terre plus que ceux du ciel ?

Je désire persuader à ton affection de ne pas se laisser éloigner de la divine charité. L'amour divin est d'autant plus utile qu'il est plus juste. Or quoi de plus juste et de plus utile, quoi de plus inné et convenable à la nature humaine que d'aimer le bien ? Et qu'y a-t-il d'aussi bon que Dieu ? Plus encore, y a-t-il un autre bien que Dieu seul ? Aussi l'âme sainte qui a quelque sentiment de ce bien, de son incomparable éclat, de sa splendeur, de sa beauté, brûle de la flamme du céleste amour et s'écrie : "J'ai soif du Dieu fort et vivant, quand irai-je voir la face de Dieu ?".

LA PRIÈRE DU ROSAIRE

Ce n'est pas sans une joyeuse attente et une espérance ravivée que Nous voyons revenir le mois d'octobre, durant lequel les fidèles ont l'habitude d'accourir plus fréquemment aux églises pour prier Marie par la récitation du très Saint Rosaire. En effet, nous connaissons bien la puissante efficacité du Rosaire pour obtenir l'aide maternelle de la Sainte Vierge. Bien que certainement il n'y ait point qu'une unique manière de prier pour obtenir cette aide, Nous estimons néanmoins que le Rosaire est le moyen le mieux adapté et le plus fructueux, comme cela est du reste clairement suggéré par son origine même, plus divine qu'humaine, et par sa nature intime.

Y a-t-il, en effet, prière plus appropriée et plus belle que l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, qui sont comme les fleurs dont se compose cette couronne mystique ? Il résulte un autre grand avantage lorsque les prières orales s'accompagnent de la méditation des mystères : tous les fidèles, même les plus simples et les moins instruits, ont là une manière facile et rapide d'alimenter et d'affermir leur foi. Par la méditation fréquente des mystères, l'âme atteint et absorbe insensiblement les vertus qu'ils contiennent ; elle s'enflamme vivement à l'espérance des biens immortels et se sent fortement et doucement stimulée à suivre la voie tracée par le Christ lui-même et par sa Mère. La récitation même de formules identiques, tant de fois répétées, loin de rendre cette prière stérile et ennuyeuse, possède au contraire, comme il est d'expérience, l'admirable vertu d'inculquer la confiance à celui qui prie et de faire une douce violence au Cœur maternel de Marie.

Nous n'hésitons donc pas à le répéter, nous mettons une grande espérance dans le Rosaire, pour la guérison des maux qui affligent notre époque. Ce n'est pas avec la force, ni avec les armes, ni avec la puissance humaine, mais avec l'aide divine obtenue par cette prière que l'Église, forte comme David avec sa fronde, pourra affronter, intrépide, l'ennemi infernal, en lui adressant les paroles du jeune berger : "Tu viens contre moi avec l'épée, la lance et le javelot, mais moi je vais contre toi au nom du Dieu des armées, et toute cette multitude saura que ce n'est ni par l'épée ni par la lance que Dieu sauve".

Nous désirons donc vivement, vénérables frères, que, stimulés par votre exemple et vos exhortations, tous les fidèles répondent avec empressement à nos consignes et unissent leurs cœurs et leurs voix dans un même élan de charité. Si les maux et les attaques des méchants vont se multipliant, le zèle de tous les hommes de bien doit également augmenter. Que les fidèles s'efforcent d'obtenir de notre Mère très aimante, spécialement au moyen du Rosaire, qui lui est si agréable, le retour prochain de temps meilleurs pour l'Église et pour la société.

Encyclique Ingruentium malorum

MYSTÈRE DE PAUVRETÉ

"La tentation de l'homme moderne, disait Claudel, c'est de montrer qu'on n'a pas besoin de Dieu pour faire le bien..." Cette prétention de se passer de Dieu et de se suffire à soi, est ce qui constitue le fondement d'un certain athéisme moderne, plus ou moins diffus un peu partout, et qui s'exprimera à tous les niveaux par une passion de suffisance à soi-même.

Cette prétention, qui a l'air de porter en soi une aspiration de grandeur et de liberté, détruit en réalité notre être dans ce qu'il a peut-être de plus essentiel. Car la racine même de notre existence est ce dialogue avec Dieu par lequel nous recevons de lui à chaque instant tout ce que nous sommes et par lequel nous avons à répondre à la grâce par l'action de grâces. On peut dire qu'une vie qui serait une vie d'action de grâces aurait trouvé le grand secret de la vie spirituelle. Comme le disait le grand mystique dominicain, Tauler, à propos du Christ : "À chaque instant il recevait toutes choses de son Père et il rapportait toutes choses à son Père, sans inquiétude, ni pour le passé, ni pour l'avenir." Recevoir à chaque instant toutes choses de Dieu, rapporter à chaque instant toutes choses à Dieu, c'est d'abord simplement être dans le vrai, puisque ce mystérieux échange est la réalité de nos vies ; c'est en même temps trouver une entrée dans l'univers de l'amour. C'est nous laisser saisir par ce mouvement de l'amour qui est le mouvement éternel de la vie trinitaire. Ce mouvement se continue dans l'échange entre Dieu et nous qu'est le mystère de la grâce, pour se déployer ensuite à un troisième niveau dans la charité qui doit nous unir les uns aux autres. Mais cette charité n'a sa valeur que lorsqu'elle est le prolongement du mouvement qui part du cœur de Dieu.

Et j'ajoute qu'il n'y a rien là d'aliénant pour nous. De même que le fait que le Fils se reçoit tout entier du Père ne l'empêche pas de participer à la dignité divine, de même le fait de nous recevoir tout entiers de Dieu ne nous empêche pas d'être riches des dons de sa grâce et de sa gloire ; mais ceci – et il y a là une chose étrange – nous dépouille totalement de l'esprit de propriété, c'est à dire de la volonté de nous tenir de nous-mêmes, et de la volonté que les choses nous appartiennent.

Et c'est ici que nous découvrons dans sa profondeur ce qui constitue un des aspects les plus essentiels du message évangélique, mais dont nous ne savons pas toujours reconnaître la signification profonde : le mystère de la divine Pauvreté. Le mystère de la pauvreté n'est pas seulement le fait d'accepter certains dépouillements sur le plan matériel, qui d'ailleurs sont les plus faciles, c'est d'accepter ces dépouillements plus difficiles que sont les dépouillements sur le plan de l'attachement à notre réputation ou à nos succès, alors que nous sommes tellement sensibles à tout ce qu'on peut dire ou penser de nous, ou les dépouillements sur le plan affectif, que nous avons souvent du mal à consentir. Cette pauvreté nous fait accepter que Dieu dispose de nous librement, quels que soient les sacrifices qu'il nous demande.

Mais, plus profondément encore, le mystère de la divine pauvreté se trouve dans cette attitude, qui est essentiellement l'attitude évangélique et qui consiste à n'avoir rien à soi et à considérer les choses comme étant toujours des dons de Dieu, qui nous les donne quand il le veut, et qui nous les retire quand il le veut.

RECUEILLEMENT ET SOLITUDE

Le recueillement est une mise en harmonie de toute notre âme avec ce qui est au-delà et au-dessus de nous. C'est une "conversion", un mouvement de notre être vers les choses spirituelles et vers Dieu. Et parce que les choses spirituelles sont simples, le recueillement est en même temps une simplification de notre état d'esprit et de notre activité spirituelle, qui nous donne la paix et la façon d'envisager les choses, dont parle Jésus lorsqu'Il dit : "Si ton œil est sain, ton corps tout entier sera dans la lumière". Ce texte faisant surtout allusion à la pureté d'intention, nous indique que c'est aussi ce que fait le recueillement : il purifie notre intention. Il recueille l'amour de notre âme et l'élève au-dessus des choses créées et temporelles, vers Dieu et Sa volonté.

On reconnaît le vrai recueillement à ses effets : paix, silence intérieur, tranquillité de cœur. L'esprit recueilli est tranquille et détaché, au moins dans ses profondeurs. Il est calme, car ses passions sont temporairement apaisées. Elles ne troublent, au plus, que la surface de l'âme recueillie.

Recueillement et solitude intérieure sont presque synonymes. C'est dans le recueillement que nous découvrons la solitude du cœur et l'infinie solitude de Dieu en nous. Avant que ces vastes horizons se soient dégagés au centre de notre vie, nous pouvons difficilement voir toutes choses sous leur aspect réel. Nos jugements ne sont pas adaptés à la vérité des choses. Mais saint Paul nous dit que l'homme spirituel peut tout juger parce qu'il est isolé par son détachement, sa pauvreté, son humilité, son néant. Aussi voit-il tout en Dieu ; et voir ainsi, c'est juger comme Dieu Lui-même juge.

Le recueillement nous conduit donc à une solitude intérieure qui est bien davantage que le désir ou le fait d'être seul. Ce n'est pas lorsque nous comprenons à quel point nous sommes seuls que nous devenons solitaires, mais lorsque nous percevons un peu ce qu'est la solitude de Dieu, qui nous isole de tout ce qui nous entoure, tout en nous rendant d'autant plus sincèrement frères de toutes créatures.

Nous ne pouvons vivre pour les autres avant d'être entrés dans cette solitude. Si nous essayons de le faire avant d'avoir vécu entièrement pour Dieu, nous risquons de sombrer, avec eux, dans l'abîme. Nombreux sont ceux qui vivent dans la solitude sans l'aimer, parce que leur solitude ne connaît pas le recueillement ! Ce n'est alors que de l'isolement, qui ne les aide en rien à rentrer en eux-mêmes. Ils sont comme des âmes sorties de l'Enfer et qui entreraient par hasard au Ciel, pour s'apercevoir seulement que le Ciel leur est plus infernal que l'Enfer même ; ainsi ceux qui sont obligés de vivre au paradis de la solitude ne peuvent en goûter les joies, parce qu'ils sont sans recueillement.

Celui qui craint la solitude sera toujours seul, même au milieu des autres. Mais celui qui apprend dans la solitude et le recueillement à vivre en paix et à préférer la réalité de la solitude à l'illusion d'amitiés purement naturelles, arrivera à connaître l'amitié invisible de Dieu. Seul partout avec Dieu, il peut seul jouir vraiment de la société de ses semblables, parce qu'il les aime en Dieu, en qui leur présence n'est jamais pesante, et grâce à qui son amour pour eux ne connaîtra jamais la satiété.

Voici un psaume qui commence par l'expression d'un saint désir : celui qui le chante s'exprime ainsi : "Comme le cerf désire les sources des eaux, ainsi mon âme te désire, Toi, mon Dieu !" Quel est donc celui qui tient ce langage ? Si nous le voulons, c'est nous. Pourquoi chercher au-dehors celui qui parle ainsi, alors qu'il est en ton pouvoir d'être celui que tu cherches ? Toutefois, il ne s'agit pas d'un seul homme, mais d'un seul corps ; or le corps du Christ, c'est l'Église.

Certes, on ne trouve pas un tel désir chez tous ceux qui entrent dans l'Église. Pourtant, que ceux qui ont goûté la douceur du Seigneur et qui reconnaissent dans ce cantique la saveur qu'ils aiment, ne se croient pas les seuls à la goûter, mais qu'ils soient persuadés qu'une telle semence est répandue dans le champ du Seigneur, sur toute la terre, et que ce cri : "Comme le cerf désire les sources des eaux, ainsi mon âme te désire, Toi, mon Dieu !", est en quelque sorte celui de l'ensemble des chrétiens.

À vrai dire, ce n'est pas mal interpréter ce verset de le comprendre comme la voix des catéchumènes qui se hâtent vers la grâce du bain sacré. C'est pourquoi ce psaume leur est chanté de façon solennelle, pour qu'ils désirent la source qui remet les péchés, "comme le cerf désire les sources des eaux". Cependant, mes frères, il me semble aussi que le baptême ne suffit pas à satisfaire, chez les fidèles, un tel désir. Mais s'ils reconnaissent qu'ils voyagent à l'étranger et savent où il leur faut aller, peut-être seront-ils encore embrasés d'un désir encore plus grand.

De fait, le titre de ce psaume est : "Pour la fin, pour l'intelligence, psaume pour les fils de Coré". Il y a là un grand mystère ! Les fils de Coré, ce sont les chrétiens, fils de l'Époux, fils du Christ. Ceux-ci chantent ce psaume pour avoir l'intelligence. Aussi réveillons notre intelligence, et si nous chantons ce psaume comprenons ce qu'il veut dire. Ô mes frères, prenez en vous mon avidité, prenez part avec moi à ce désir. Aimons ensemble, brûlons ensemble de cette soif, courons à la source qui fait comprendre. Désirons donc la source comme le cerf. Sans parler de cette source que désirent, en vue de la rémission de leurs péchés, ceux qui vont être baptisés, nous qui sommes baptisés, désirons cette source dont l'Écriture dit ailleurs : "Près de Toi est la source de la vie".

Car c'est lui qui est la Source et la Lumière : "Dans ta lumière, nous verrons la lumière". Si Dieu est Source, s'il est Lumière, ne doutons pas qu'il est aussi Intelligence, car il rassasie l'âme avide de savoir. Et tout homme qui comprend est illuminé par une sorte de lumière, une lumière non corporelle, non matérielle, non extérieure, mais intérieure. Il y a donc une certaine lumière du dedans que n'ont pas ceux qui ne comprennent pas.

Cours donc aux sources, désire les sources des eaux ! Près de Dieu est la source de vie, une source que rien ne saurait tarir ; dans sa lumière est une lumière que rien ne saurait obscurcir. Désire cette lumière qui est une certaine source, une certaine lumière que tes yeux ne connaissent pas : un œil intérieur est préparé pour cette lumière, une soif intérieure t'enflamme du désir de puiser à cette source. Cours donc à la source, désire la source, mais non pas n'importe comment, non pas comme y court un animal quelconque, mais cours "comme le cerf". Qu'est-ce à dire "comme le cerf" ? Ne sois pas lent dans ta course, cours sans paresse, désire cette source sans tarder. Car, dans le cerf, on voit le symbole de la rapidité !

SACREMENT DE VIE NOUVELLE

La Passion du Seigneur et sa Résurrection nous montrent deux vies : l'une que nous supportons, l'autre que nous désirons. Car il peut nous donner celle-ci, Celui qui pour nous a bien voulu supporter celle-là. Il nous a montré en effet combien il nous aimait et il a voulu que nous croyions qu'il nous donnera ses propres biens, lui qui a voulu partager avec nous nos maux. Nous sommes nés, et il est né. Nous devons mourir et il est mort. Voilà deux termes que nous connaissons bien en cette vie : le commencement et la fin, la naissance et la mort. En naissant, nous commençons nos peines ; en mourant, nous émignons vers l'inconnu. Ces deux à, nous les connaissons, naître et mourir ; dans notre pays, cela foisonne ! Notre pays, c'est la terre ; le pays des anges, c'est le ciel. Notre Seigneur est donc venu d'un autre pays dans ce pays, du pays de la vie dans le pays de la mort, du pays du bonheur dans le pays de la peine. Il est venu en nous apportant ses biens, et il a souffert patiemment nos maux. Ses biens, il nous les apportait en cachette ; nos maux, il les supportait à la vue de tous. L'homme apparaissait, Dieu restait caché. La faiblesse apparaissait, la majesté restait cachée. La chair apparaissait, le Verbe se cachait. La chair souffrait ; où était le Verbe quand la chair souffrait ? Le Verbe ne se taisait pas, car il nous enseignait la patience.

Mais voici que le Seigneur Christ est ressuscité le troisième jour. Bien aimés, considérons la résurrection du Christ. Comme sa Passion fut le signe de notre vie ancienne, ainsi sa Résurrection est le sacrement de la vie nouvelle. C'est pourquoi l'Apôtre dit : "Nous avons été ensevelis avec le Christ par le baptême dans sa mort, pour que, comme le Christ est ressuscité des morts, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle". Tu as cru, tu es baptisé : elle est morte ta vie ancienne, tuée sur la croix, ensevelie dans le baptême. Ta vieille vie où tu as fait le mal, est ensevelie, la nouvelle ressuscite. Vis bien, vis pour vivre, vis pour qu'une fois mort, tu ne meures plus.

Ce que le Christ nous montre par la résurrection de son corps, commencez à le mettre en pratique de manière spirituelle. Mais n'espérez pas obtenir dès maintenant ce qu'a le Christ en propre : sa vérité, une chair incorruptible. Le salaire de la foi sera payé à la fin du jour. A présent, nous travaillons dans la vigne ; attendons la fin du jour. Car celui qui nous a embauchés pour travailler ne nous abandonnera pas, de peur que nous ne perdions courage. Il nourrira l'ouvrier, celui qui se prépare à lui donner son salaire à la fin du jour.

Car le Christ lui-même se donne à ses ouvriers ; il s'offre lui-même dans le pain, il se réserve lui-même comme salaire. Nous n'avons pas à dire : Si nous le mangeons maintenant, qu'aurons-nous à la fin ? Nous le mangeons, mais lui-même ne s'épuise pas. Il nourrit maintenant les ouvriers pour qui il demeure salaire inentamé. Que pourrons-nous, en effet, recevoir de meilleur que lui-même ? S'il avait quelque chose de meilleur que lui, il nous le donnerait. Mais il n'y a rien de meilleur que Dieu, et le Christ est Dieu.

RECHERCHE DE DIEU

Le Seigneur nous commande de L'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces. Mais comment pouvons-nous aimer Celui que nous n'avons jamais vu ? Et comment s'apprend un tel amour ?

Nous connaissons le Seigneur par son action dans l'âme ; elle sait qui est l'Hôte qui entre chez elle ; et quand le Seigneur est de nouveau dans l'ombre, voici qu'elle Le désire et Le cherche tout en pleurs : "Où es-tu, ma lumière et ma joie ? Le parfum de ton passage est resté dans mon âme et j'ai soif de Toi ! Mon cœur est sans courage et rien ne me donne de joie. Je T'ai attristé, et Toi, Tu T'es caché de moi.

Mon cœur T'aime ; aussi Te désire-t-il, Te cherche-t-il en pleurant. Tu as orné le ciel d'étoiles, l'air de nuages, la terre de lacs, de fleuves et de riants jardins ; mais mon âme T'aime, Toi seul, et non le monde pour si beau qu'il soit ! C'est Toi que je désire, Seigneur. Je ne puis oublier ton regard tranquille et doux. Je T'en supplie avec des larmes : Viens, entre chez moi, purifie-moi de mes péchés. Tu regardes ici-bas du haut de Ta gloire ; Tu sais bien la ferveur du désir de mon âme. Ne m'abandonne pas, exauce ton serviteur qui crie comme le prophète David : "Pardonne-moi, mon Dieu, selon Ta grande miséricorde".

Enfant, j'aimais le monde et sa beauté ; les bois et les prés verdoyants ; j'aimais les jardins et les forêts, les clairs nuages qui passent au-dessus de nos têtes. J'aimais toute cette belle création de Dieu... Mais depuis que j'ai connu le Seigneur, tout est changé dans mon âme devenue prisonnière. Je ne désire plus ce monde. Mon âme cherche inlassablement le monde où habite mon Seigneur. Comme un oiseau prisonnier désire s'enfuir de sa cage, ainsi mon âme désire-t-elle son Dieu ! Où es-tu, ô ma Lumière ? Je te cherche avec des larmes. Si tu ne T'étais pas révélé à mon âme, je ne pourrais Te chercher ainsi.

Aujourd'hui Tu m'as visité, moi pécheur, et Tu m'as fait connaître ton amour. Tu m'as révélé que, par amour pour nous, Tu t'es laissé attacher à la croix et que, pour nous, Tu as souffert et Tu es mort. Tu m'as fait voir que ton amour T'a mené du ciel sur la terre, et jusqu'au fond des enfers pour que nous puissions voir ta gloire. Tu as eu pitié de moi et Tu m'as montré ton Visage, et maintenant mon âme a soif de Toi, mon Dieu ! Comme un enfant qui a perdu sa maman, elle pleure vers Toi jour et nuit, et ne trouve pas la paix !

Écrits spirituels.

MON ÂME SE SOUVIENT DU SEIGNEUR

Lorsque nous chantons avec le Psaume que nous nous souvenons du Seigneur (Ps 76, 3), il s'agit seulement de la découverte, avec une profonde componction du cœur, que Dieu se souvient de nous. Car en un sens, l'on ne peut se souvenir de Dieu, mais le découvrir.

Si nous persévérons dans la prière, nous nous « souvenons » de Lui, c'est-à-dire que nous reprenons conscience de ce qu'Il est vraiment. Et nous découvrons qu'Il nous a trouvés. Cette prise de conscience, lorsqu'elle est l'œuvre de la grâce, est toujours fraîche et nouvelle. Cette nouveauté, c'est le « bonheur » qui est l'évidence vivante d'un contact avec l'Esprit du Seigneur, qui nous fait « défaillir » en esprit comme si nous passions de la mort à la vie. Nos yeux s'ouvrent. Nous voyons tout sous un jour nouveau.

Le premier pas vers Dieu, qui est la Vérité, est de me connaître vraiment ; et si j'ai été dans l'erreur, le premier pas vers la vérité est de reconnaître cette erreur.

Le Dieu vivant, par l'effleurement de Sa miséricorde dans les profondeurs de l'âme qui la connaît, éveille en elle la conscience de Sa présence, afin qu'elle Le connaisse et en même temps L'aime, puisqu'Il vit en elle. Il est si vrai que le Seigneur est le Dieu vivant que tous ceux qui Le suivent vivront éternellement parce qu'Il est leur Dieu.

Si Dieu est le Dieu d'Abraham, c'est qu'Abraham doit ressusciter des morts : quiconque a pour Dieu le Dieu vivant ne peut demeurer dans la mort. Mais Il n'est notre Dieu que si nous Lui appartenons entièrement, c'est-à-dire si nous sommes passés de la mort à la vie.

Sa lumière est signe certain de Sa présence ; elle est là pour nous rappeler que nous pouvons nous tourner vers Lui dès que nous cessons de préférer les ténèbres à la lumière. Et si nous ne nous tournons pas vers Lui, c'est que nous oublions qu'Il doit venir à nous comme un Sauveur sans lequel nous sommes impuissants.

Nous ne pouvons Le trouver que si nous prenons conscience du besoin que nous avons de Lui, besoin que nous oublions lorsque nous prenons un plaisir complaisant à nos propres bonnes œuvres. Les pauvres et les impuissants sont les premiers à Le trouver, Lui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

« Le Seigneur est mon roc et ma forteresse » (Ps 17, 2), et Il demeure au milieu de son peuple. Venez, entrons dans la maison du Tout-Puissant et, debout, louons-Le.

LIBERTÉ ET ACCOMPLISSEMENT

À la base de l'Ancien Testament, se trouve ce postulat trop généralement oublié de notre temps : si l'homme ne reconnaît sur soi l'unique autorité de celui qui le modèle, qui le fait exister, très vite cet homme perdra sa liberté. Il se forgera lui-même des mythes ou des pseudo-divinités, se mettra à plat ventre devant d'autres puissances et ne sera plus lui-même. Une seule puissance peut s'imposer à toute la création sans rien violenter : la puissance de celui qui crée tous les êtres, en la plénitude de sa liberté.

À partir du moment où l'homme ne reconnaît plus cette puissance, ou bien tant qu'il ne l'a pas découverte, d'autres puissances, existantes ou inexistantes, entrent en jeu. Car l'homme a besoin de se donner des maîtres pour ne pas être angoissé par le vide et par le vague d'une condition qui l'ouvre à toutes choses sans lui imposer aucun chemin et le laisse dans l'indécision et l'inconnu. Partout où l'homme n'est plus sous l'emprise de celui qui le modèle, partout où l'homme ignore Celui sous l'emprise duquel il est, il se crée des puissances qui, n'étant pas le Tout-Puissant, ne peuvent que l'asservir et non le libérer. L'homme n'a qu'une façon de découvrir sa liberté, de la vivre, c'est de rester dans les mains de celui qui le fait être lui-même, et qui ne l'asservit pas à autre chose qu'à son bon plaisir de créateur. Bon plaisir qui n'a rien de gratuit, ni de fantasque, ni de sadique, puisque c'est un bon plaisir créateur. Tout ce qui viendra de la bouche de ce Tout-Puissant ne sera que message d'accomplissement intime de sa créature et donc de libération, car la liberté n'est pas simplement le rejet des jougs qui briment, qui défigurent l'épanouissement réel de l'homme. Ceci n'est que le préliminaire de la liberté ; celle-ci implique en outre la possibilité de réaliser en profondeur ce pourquoi l'on est, de trouver son sens profond, d'atteindre son accomplissement. La libération des puissances usurpatrices n'est que la porte qui permet d'accéder à la liberté, mais la marche dans la liberté, c'est l'accomplissement de l'être.

Et seul permet à cet être de s'accomplir vraiment, celui entre les mains duquel il passe de destin rêvé à être naissant, puis à être épanoui et fécond. C'est dans ces mains qu'il parcourt ce chemin, c'est dans ces mains, en ne les quittant pas, que l'homme réalisera sa liberté. S'il les quitte, il se trouve dans un état de privation et d'angoisse. Non ! Que l'homme n'aille pas s'imaginer qu'il ait besoin d'être son maître ! Ce que l'homme désire en réalité, c'est être entre les mains d'un maître qui ait vraiment le droit de l'être, qui n'usurpe pas cette toute-puissante souveraineté.

LE BIEN DE L'OBÉISSANCE

En ce qui concerne l'obéissance, le Seigneur ne voudra pas laisser un de ses vrais serviteurs s'engager dans une voie différente de celle qu'il a suivie lui-même, en obéissant jusqu'à la mort. Si cela est vrai, d'où vient donc le chagrin qu'on éprouve généralement lorsqu'on n'a pu rester la plus grande partie du jour dans une solitude profonde et tout perdu en Dieu, bien que l'on ait été occupé à des œuvres d'obéissance et de charité ? Il vient, à mon avis, de deux causes, La première et la principale est l'amour propre qui se cache d'une manière très subtile et ne nous laisse pas voir que nous recherchons notre contentement, plutôt que celui de Dieu. Il est clair, en effet, qu'une fois que l'âme commence à goûter combien le Seigneur est doux, sa plus grande joie est de tenir son corps dans le repos, exempt de tout travail extérieur, et de savourer elle-même les délices divines.

Ô charité, comme tu embrases ceux qui aiment véritablement le Seigneur et connaissent la disposition de son cœur ! Quel repos pourraient-ils prendre, lorsqu'ils croient pouvoir contribuer tant soit peu au bien d'une seule âme, lui faire aimer Dieu davantage, lui procurer quelque consolation ou la délivrer de quelque danger ! Quel repos pourraient-ils goûter s'ils recherchaient leur repos personnel ! Quand ils ne peuvent servir le prochain par leurs œuvres, ils ont recours à la prière. Ils pressent le Seigneur de sauver les âmes qu'ils ont la douleur de voir se perdre en grand nombre. Ils font le sacrifice de leur joie personnelle, et ils le font de bon cœur, Ils méprisent leur propre repos pour ne songer qu'à mieux accomplir la volonté du Seigneur.

Il en est de même de l'obéissance. Ce serait vraiment plaisant que nous voulions rester à contempler Dieu, parce que cela nous plaît davantage, lors même qu'il nous dit clairement d'accomplir une œuvre importante pour sa gloire ! Quel étrange moyen d'avancer dans son amour que celui de lui lier les mains et de nous imaginer qu'il n'a qu'un seul moyen pour nous faire du bien ?

Je ne veux point parler de ce que mon expérience m'a appris, mais plusieurs personnes que j'ai eu l'occasion de voir m'ont fait entendre cette vérité, Lorsque je me trouvais profondément affligée d'avoir moi-même peu de temps à consacrer à l'oraison, je les plaignais de les voir toujours au milieu des exercices extérieurs et des œuvres prescrites par l'obéissance. Je pensais en moi-même et je leur disais qu'elles ne pouvaient pas au milieu de tant de tracas avancer dans la vie intérieure ; et de fait, elles ne l'étaient pas beaucoup alors. Mais, ô Seigneur, que vos voies sont différentes de nos pauvres jugements ! Vous ne demandez qu'une chose à l'âme qui est résolue de vous aimer et s'abandonne entre vos mains, c'est qu'elle obéisse, qu'elle examine consciencieusement ce qui contribuera le plus à votre gloire et qu'elle le désire. Elle n'a pas besoin de chercher sa voie ni de la choisir ; sa volonté est désormais la vôtre,

C'est d'ailleurs en n'ayant d'attache pour rien, que l'on possède tout. On ne redoute, on ne désire rien de la terre ; on ne se laisse point troubler par les épreuves ni exalter par les joies. Personne ne saurait nous enlever la paix, car elle dépend de Dieu seul.

UNISSEZ VOUS À L'ÉVÊQUE

Ignace, dit aussi Théophore, à celle qui est bénie dans la grâce de Dieu le Père, en Jésus Christ, notre Sauveur. C'est en lui que je salue l'Eglise qui est à Magnésie du Méandre, et lui souhaite toute joie, en Dieu le Père et en Jésus Christ.

Votre charité est parfaitement ordonnée selon Dieu, m'a t-on dit ; je m'en réjouis et j'ai résolu de vous adresser la parole dans la foi en Jésus Christ. Honoré d'un nom d'une divine splendeur, dans les fers que je porte partout, je chante les Eglises, je souhaite que se réalise en elles l'union de la chair et de l'Esprit de Jésus Christ notre éternelle vie, l'union de la foi et de la charité. Et ce qui est plus important, je leur souhaite l'union avec Jésus et le Père, en qui nous résisterons à toutes les menaces du Prince de ce monde. Oui, par-là, nous échapperons au Mauvais et nous atteindrons Dieu.

Il convient non seulement de porter le nom de chrétien, mais aussi de l'être. Certains, en effet, parlent toujours de l'évêque, mais font tout en dehors de lui. Je vous en conjure, ayez à cœur de tout faire dans une divine concorde, sous la présidence de l'évêque qui tient la place de Dieu, des presbytres qui tiennent la place des Apôtres, et des diacres qui me sont si chers, ces diacres à qui fut confié le service de Jésus Christ, lui qui, avant les siècles était près de Dieu et s'est manifesté à la fin. Ayez tous cette unité de sentiments qui vient de Dieu ; respectez-vous les uns les autres. Que personne ne regarde son prochain selon la chair, mais aimez-vous toujours les uns les autres en Jésus Christ. Que rien entre vous ne puisse vous séparer, mais unissez-vous à l'évêque et à ceux qui siègent à votre tête. Vous serez ainsi une image de la vie éternelle et un enseignement pour arriver à cette vie incorruptible.

De même que le Seigneur, ni par lui-même, ni par les Apôtres, n'a rien fait sans son Père, ainsi, vous non plus, ne faites rien sans l'évêque et les presbytres. N'essayez pas de faire passer pour bien fondé ce que vous faites en marge des autres, mais faites tout en commun : une seule prière, une seule supplication, un seul esprit, une seule espérance dans la charité, dans la joie irréprochable ; cela c'est Jésus Christ, à qui rien n'est préférable. Tous, accourez pour vous réunir comme en un seul temple de Dieu, pour vous offrir sur un seul autel, sur le seul Jésus Christ qui est sorti du Père un, qui lui reste uni et s'en est allé vers lui.

Ne soyons donc pas insensibles à sa bonté. S'il imitait nos manières d'agir, il y a beau temps que nous n'existerions plus. Non, faisons-nous ses disciples et apprenons à vivre selon le christianisme. Car celui qui s'appelle d'un autre nom que du nom de chrétien, n'est pas à Dieu. Rejetez donc le mauvais levain, vieilli et aigri ; transformez-vous-en un levain nouveau, qui est Jésus Christ. Qu'il soit le sel de votre vie pour que personne parmi vous ne se corrompe, car c'est à l'odeur que vous serez jugés. Soyez pleinement convaincus de sa naissance, de sa passion, de sa résurrection arrivée sous le gouvernement de Ponce Pilate. Tous ces faits ont vraiment été accomplis, sans aucun doute possible par Jésus Christ notre espérance.

NOTRE DÉDICACE

Frères bien aimés, la fête de ce jour doit nous être d'autant plus chère qu'elle nous est plus proche. Car les autres fêtes des saints nous sont communes avec les autres églises, mais celle-ci nous est propre : elle ne peut être célébrée que par nous, sinon personne ne le fera. Elle est nôtre cette fête, car c'est la fête de notre église ; mais elle est encore plus notre fête, car c'est de nous qu'il s'agit.

En effet, quelle sainteté pourrait avoir ces pierres, pour que nous célébrions leur fête ? Certes, elles sont saintes, mais à cause de vos corps. Qui douterait que vos corps soient saints, eux qui sont le temple du Saint Esprit ? Ainsi vos âmes sont saintes à cause de l'Esprit de Dieu qui habite en vous, vos corps sont saints à cause de vos âmes, et cette maison aussi est sainte à cause de vos corps.

Elle est donc bien vôtre, frères bien aimés, elle est vôtre la fête d'aujourd'hui : c'est vous qui avez été dédiés au Seigneur, il vous a choisis et pris pour son bien propre. Quel bon choix, vous avez fait, frères bien aimés, quand laissant ce que vous pouviez avoir dans le monde, vous avez gagné d'être le bien de l'auteur du monde ! Voyez donc s'il n'est pas juste que nous passions dans la fête le jour où il nous a pris pour son bien et s'est revêtu de nous par ses ministres et ses vicaires. Car si cette maison a été consacrée au Seigneur par la main de son pontife, c'est pour nous sans aucun doute que cela s'est fait, non seulement pour nous qui étions présents, mais pour ceux qui, jusqu'à la fin du monde, serviront le Seigneur en ce lieu.

Il est donc nécessaire d'accomplir en nous, de façon spirituelle, ce qui a été fait de manière visible sur ces murs : aspersion, inscription, onction, illumination, bénédiction. Ce que les pontifes ont fait dans cette maison visible, le Christ, "grand prêtre des biens à venir" le fait chaque jour en nous, de manière invisible. Tout d'abord, il nous asperge avec l'hysope pour nous purifier, nous blanchir, pour qu'on dise de nous : "Quelle est donc celle-là qui monte toute blanche ?". Il nous lave dis-je, dans la confession, il nous lave par la pluie des larmes, il nous lave par la sueur de la pénitence. Mais il nous lave encore plus dans cette eau très précieuse qui jaillit de la source de sa tendresse, c'est à dire de son côté.

Ce n'est pas tout : il procède à l'inscription avec ce doigt de Dieu dont il se servait pour chasser les démons : par l'Esprit Saint, il inscrit sa loi non sur une pierre, mais sur "les tables de chair de notre cœur", accomplissant ainsi la promesse faite au prophète d'enlever notre cœur de pierre pour nous donner un cœur de chair, bon, doux, docile, dévoué. Il faut, par conséquent que l'onction spirituelle vienne en aide à notre faiblesse, adoucissant par la grâce de la dévotion les croix des observances et des diverses pénitences. Car on ne saurait suivre le Christ sans la croix ; et qui pourrait supporter l'âpreté de la croix sans l'onction ? C'est pourquoi beaucoup fuient : ils ont en horreur la pénitence, voyant la croix et non pas l'onction. Mais vous qui en avez l'expérience, vous savez vous mêmes que notre croix est pleine d'onction, et que la grâce de l'Esprit Saint aidant, notre pénitence est douce et délectable ; c'est, devrais-je dire, notre douce amertume !

Et quand l'onction de cette grâce est venue, le Christ ne laisse plus sa lumière sous le boisseau, mais il la met sur le chandelier, car c'est le moment où "notre lumière luit aux yeux des hommes, pour qu'ils voient nos bonnes œuvres et glorifient notre Père qui est aux cieux".

Quant à la bénédiction, nous ne l'attendons vraiment qu'à la fin, lorsque Dieu ouvrira sa main et remplira tout être vivant de sa bénédiction. Car dans les quatre premiers rites sont les mérites, dans la bénédiction la récompense. Dans la bénédiction s'accomplira toute la grâce de la sanctification, puisqu'alors nous passerons dans cette maison éternelle des cieux qui n'est pas faite de main d'homme. C'est elle qui est construite de pierres vivantes : les anges et les hommes. Seront accomplies en même temps sa construction et sa dédicace.

L'IRRUPTION DE LA JOIE

Par le Christ ressuscité fait irruption dans le monde créé la plénitude immense de la joie divine, de la vie éternelle, de la gloire de Dieu. Déjà dans l'Incarnation s'étaient rejointes les deux rives infiniment lointaines, et l'humanité et la divinité étaient devenues un seul Christ.

Après avoir assumé la nature de l'homme dans l'unité de sa Personne divine, le Christ, durant sa vie mortelle, ne permet pas à la Divinité d'investir son corps, de glorifier immédiatement son âme, de consommer sur le champ son humanité dans la plénitude de la joie divine. Il suspend l'action de la Divinité, et tout en n'étant qu'Un, il vit deux vies. En tant que Dieu, il vit la béatitude, la lumière infinie, l'éternité sans succession ni changement, et en tant qu'homme, il vit la solitude, la prière suppliante, la passion ignominieuse, la mort.

Mais la vie éternelle fait maintenant irruption dans le monde créé avec la gloire du corps du Christ qui sort victorieux du sépulcre. Voici en effet en quoi consiste la victoire du Christ : en ressuscitant dans sa chair, le monde terrestre et humain, et le monde spirituel et divin, possèdent désormais en lui une même gloire, une vie identique. La victoire du Christ consiste dans la gloire et la vie divine en tant que, par sa résurrection, elles sont devenues la gloire et la vie du monde. Toute séparation est dominée et vaincue ; désormais la gloire de Dieu investit l'humanité de Jésus, désormais le mystère de l'Incarnation s'achève dans la glorification et dans la transfiguration de l'humanité assumée par Dieu. La Vérité met l'ombre en fuite, la lumière élimine la nuit, et même l'économie sacramentelle du Mystère du Christ semble s'évanouir.

Le Mystère s'achève en se dévoilant. L'aube du jour de la Résurrection est l'aube du jour de Yahvé, l'aube du huitième jour où tout retourne à son principe : "J'inaugurerai le huitième jour, c'est à dire un monde nouveau", écrit le Pseudo Barnabé. "Voici le jour que le Seigneur a fait", chante l'Église. Et c'est là le chant de la Résurrection. Le jour de la Résurrection est le jour de l'éternité, il est cet "aujourd'hui" où toute l'humanité pécheresse entre avec le Christ dans le Paradis pour y demeurer éternellement avec lui : "En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis". La création qui inaugure le huitième jour ne connaît pas le développement de la première, elle n'a pas de jours successifs : avec ce jour s'inaugure la fête éternelle, l'éternel repos. C'est pourquoi la joie est l'état permanent du chrétien.

LA VRAIE COMPASSION

La miséricorde est un véritable reflet de la compassion divine dans nos âmes : elle détruit nos péchés en même temps que nous oublions et pardonnons ceux des autres. Une telle compassion ne s'apprend pas sans souffrance. On ne la trouve pas dans les vies complaisantes de ceux qui pardonnent platoniquement les péchés des autres, sans se douter qu'ils appartiennent eux-mêmes à un monde de péché. Si nous voulons connaître Dieu, nous devons apprendre à comprendre les faiblesses, les péchés et les imperfections des autres, comme s'ils étaient nôtres. Il nous faut faire l'expérience de leur pauvreté comme le Christ a fait l'expérience de la nôtre.

Nous n'arriverons au Ciel qu'en mourant sur la Croix pour les autres. Et l'on ne meurt pas sur une croix par ses propres efforts : il faut l'aide du bourreau. Nous devons, comme le Christ, mourir pour ceux dont les péchés nous sont plus amers que la mort, parce qu'ils ressemblent aux nôtres. Il nous faut mourir pour ceux dont les péchés nous tuent, et pour ceux qui meurent par nos propres péchés, malgré nos bonnes intentions. Si ma compassion est vraie, si c'est une profonde compassion du cœur et non une pitié formelle, livresque, et pratiquée comme un pieux exercice, c'est qu'elle est la compassion même de Dieu pour moi. La patience que je montre aux autres est celle de Dieu à mon égard. Mon amour pour eux est son amour pour moi. Lorsque le Seigneur m'accorde la compassion, répondant à une prière elle-même inspirée par l'action de sa miséricorde, Il la rend présente et visible en moi, en m'inspirant pour les autres la pitié même qu'il a pour moi.

Voulez-vous connaître Dieu ? Apprenez alors à comprendre les faiblesses et les imperfections de vos frères. Mais comment le pourrez-vous si vous ne comprenez d'abord les vôtres ? Comment comprendrez-vous la raison de vos propres limites, si la miséricorde divine ne vous ouvre les yeux ? Il ne suffit pas de pardonner : il faut le faire avec humilité et compassion, autrement notre pardon n'est que dérision et présuppose que nous sommes meilleurs que les autres. Jésus, pour nous pardonner, est descendu jusqu'au fond de l'abîme de notre dégradation, après s'être fait, en un sens, plus vil que nous tous. Il ne nous sied pas de pardonner de très haut à nos frères, comme des dieux qui abaisseraient sur eux leur regard. Nous devons leur pardonner au milieu des flammes de leur enfer, car le Christ y redescend, grâce à notre pardon, pour éteindre le feu vengeur. Mais Il ne peut le faire si nous ne pardonnons pas comme Il le fait. L'amour du Christ est humain tout autant que divin, et notre charité ne sera qu'une caricature de la sienne, si elle se prétend seulement divine, sans consentir à être humaine.

Lorsque nous aimons nos frères avec son amour, nous ne connaissons plus le bien et le mal, comme le prétendait le Serpent, mais seulement le bien. Nous surmontons le mal par la charité et la compassion divines, et, ce faisant, nous chassons tout mal de notre cœur.

L'HARMONIE FRATERNELLE

Considère l'état du siècle présent : vois comme tout est rempli de guerre ; toute la vie humaine est en butte aux combats invisibles et aux assauts des démons. Mais dans le Peuple de Dieu il y a des gens assez forts dans la foi et assez armés de vertus pour faire la guerre tous les jours à ces sortes d'ennemis, et qui, toujours sous les armes, non seulement se gardent eux-mêmes, mais protègent aussi des pièges de l'ennemi tous les autres qui, soit par leur sexe, soit par leur âge, soit par leur condition d'esclave ne peuvent pas combattre ; ils les fortifient par leurs enseignements, par l'exemple de leur vie et par le zèle de leurs conseils, si du moins la foi ne leur manque pas. Car combattant ou non combattant, nul ne peut être sauvé sans la foi.

Mais parmi les combattants eux-mêmes, parmi les soldats de Dieu, regarde : il en est qui sont si prêts, si détachés, qu'ils "ne s'embarrassent pas des affaires du monde, afin de plaire à Celui qui les a enrôlés", et de "méditer dans la Loi de Dieu jour et nuit". Voilà donc les hommes qui sont appelés "élite des combattants". Car il n'est pas dit du commun des combattants "qu'aucun d'eux n'a rompu l'accord", mais seulement de l'élite des combattants. Chez les hommes de cette trempe, point de dissension, point de discorde. Voilà ceux dont il a été dit : "Les fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme et aucun d'eux ne disait avoir quelque chose en propre, mais tout leur était commun". Voilà donc "l'élite des combattants", parmi lesquels "nul n'a rompu l'accord". Ce sont eux qui ont pris au combat la plus grande quantité d'or, et tout cet or, comme aussi tout ornement de la tête, des bras, ou même des doigts, c'est à dire ce qu'ils ont en pensée ou en actes, ils l'offrent à Dieu. Car ils savent que ce sont là "ses dons, ses présents", et c'est pourquoi aucun d'eux n'a rompu l'accord. Ils ne pourraient pas, en effet, présenter à Dieu des offrandes en état de désaccord.

Tels sont, je pense, ceux qui, selon l'Évangile, suivent avec soin le précepte donné par notre Seigneur et Sauveur : "Si tu présentes ton offrande à l'autel, et si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande à l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et alors tu viendras présenter ton offrande", afin de "lever les mains vers Dieu sans colère ni dissension". Tels sont donc ceux qui disent : "Nous avons rassemblé l'élite des combattants, et aucun de nous n'a rompu l'accord ; et nous avons présenté l'offrande au Seigneur".

C'est donc un impérieux devoir pour nous que d'étudier la science de l'harmonie. Car en musique, si la gamme des cordes a été bien accordée, elle se prête aux accents délicieux de la mélodie ; au contraire, s'il y a quelque discordance dans la lyre, elle rend un son très désagréable, et le charme de la mélodie s'évanouit. Il en est de même pour les soldats de Dieu : s'ils ont entre eux des dissensions et des discordes, tout sera désagréable, rien ne semblera agréé de Dieu, même s'ils mènent à bien beaucoup de guerres, même s'ils rapportent beaucoup de butin et présentent beaucoup d'offrandes à Dieu. Il leur sera dit en effet : "Dépose ton offrande à l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère", afin que tu puisses toi aussi être compté parmi ceux qui forment l'élite des guerriers, et dire : "aucun d'entre nous n'a rompu l'accord".

LE SUPRÊME TESTAMENT

Les derniers mots de Jésus, nous l'avons souvent remarqué, ce n'est pas d'aimer Dieu, c'est d'aimer l'homme. Le critère qu'il donne, la marque distinctive de ses disciples, c'est qu'ils s'aiment les uns les autres. Le sacrement, je veux dire le rite, le signe de ralliement, c'est l'Eucharistie, c'est à dire un banquet qui rassemble tous les hommes autour d'une table et un des derniers gestes de Jésus Christ, c'est de laver les pieds de ses disciples en s'agenouillant devant eux. C'est là, d'une manière unique, que nous saisissons toute la nouveauté, toute la révolution opérée par Jésus.

Car il ne s'agit plus maintenant de s'évader de la terre, de feindre et d'imaginer un ciel derrière les nuages, il s'agit maintenant de réaliser en nous et de découvrir dans les autres un infini qui est inconnaissable s'il ne se réalise pas en nous. Et c'est là justement ce qu'il y a de si dramatique dans l'agenouillement du lavement des pieds. Ce geste qui scandalise les Apôtres, ce geste qui contredit toutes les images qu'ils se sont faites de Dieu et du Messie, ce geste qui se profile sur la Croix qui sera pour demain, ce geste, c'est vraiment la proclamation unique de la grandeur et de la dignité humaine.

Il faut entendre tout ce qu'il y a de désespéré dans cette entreprise de Jésus Christ : Il sait que tout est perdu. Il sait qu'Il va entrer dans son Agonie. Il sait que Judas L'a vendu, que Pierre va le renier, que Jean va s'endormir, que tous vont s'enfuir. Il sait tout cela, mais Il sait aussi que le Royaume de Dieu n'est nulle part ailleurs que dans l'homme : dans ces hommes-là, dans ces hommes médiocres et qui n'ont rien compris, qui, tout à l'heure, vont L'abandonner dans Son agonie, dans sa solitude et dans Son échec.

Le Royaume de Dieu en effet pour Lui, c'est l'homme, c'est l'homme ouvert, l'homme transparent, l'homme généreux, l'homme qui laisse passer à travers lui toute cette Vie de Dieu dont toute conscience humaine porte à son insu le trésor. Et tant que l'homme n'a pas donné cette réponse, tant qu'il n'a pas offert cette transparence, tant qu'il n'est pas entré dans ce rapport de générosité, le Royaume de Dieu n'est qu'un mot : il est un programme, il n'est pas une réalité.

Et c'est justement pour appeler cette réalité, pour susciter dans le cœur de Ses Apôtres, au dernier moment, une correspondance et une collaboration, un consentement indispensable, c'est pour cela que Jésus est à genoux devant eux et devant toute l'humanité. Et c'est pourquoi aussi le suprême testament, c'est cet amour de l'homme, c'est ce signe donné à ses disciples qu'ils doivent s'aider et s'aimer les uns les autres, sous peine de ne jamais atteindre, de ne jamais devenir ce Royaume de Dieu qui est inscrit au cœur de notre cœur.

Homélie donnée à Lausanne

RÉJOUISSÉZ VOUS DANS LE SEIGNEUR

"Hommes justes, réjouissez-vous dans le Seigneur". Ceux qui ne sont pas justes se réjouissent dans le monde. Une fois le monde fini, finie la joie des hommes injustes. Mais les justes se réjouissent dans le Seigneur : le Seigneur durant toujours, la joie des justes durera toujours. Or voici comme il convient de se réjouir dans le Seigneur : louer celui qui seul n'a pas de quoi nous déplaire, alors qu'il a tout pour déplaire aux injustes. Et voici une brève sentence : "Celui-là plaît à Dieu à qui Dieu plaît". Ne pensez pas, bien aimés, que ce soit là peu de chose. Vous voyez comme ils sont nombreux ceux qui s'opposent à Dieu, comme ils sont nombreux ceux à qui ses œuvres déplaisent. Ceux qui aiment voir s'accomplir leur volonté au lieu de celle de Dieu voudraient plier Dieu à leur volonté, au lieu de corriger la leur selon celle de Dieu. Un pantin leur plaît plus que Dieu !

Donc : "Hommes justes, réjouissez-vous dans le Seigneur". Que personne ne dise : "Je suis juste ?" ou : "Quand serai-je juste ?". N'allez pas vous mépriser ou désespérer de vous. Vous êtes hommes, créés à l'image de Dieu. Celui qui vous a fait homme, s'est fait homme aussi pour vous. Pour que vous soyez nombreux à être adoptés comme fils pour l'éternel héritage, le sang de l'Unique a été versé pour vous. Si vous êtes vils à vos yeux du fait de votre fragilité terrestre, appréciez-vous à votre prix : ce que vous mangez, ce que vous buvez quand vous répondez : "Amen", pensez-y.

Ceci a-t-il pour but de vous porter à l'orgueil et à oser vous attribuer quelque perfection ? Non pas, mais à l'inverse, vous ne devez pas vous croire étrangers à toute justice. Je ne veux pas vous interroger sur votre justice : peut-être aucun d'entre vous n'oserait me répondre : "Je suis juste". Mais je vous interroge sur votre foi ; si personne d'entre vous n'oserait dire : "Je suis juste", personne non plus n'oserait dire : "Je n'ai pas la foi". Je ne cherche pas encore ce que tu vis, mais je cherche ce que tu crois. Tu vas me répondre que tu crois au Christ. N'as-tu pas entendu l'Apôtre : "Le juste vit de la foi" ? Ta foi, c'est ta justice. Car assurément si tu crois, tu prends garde à ce que tu fais ; si tu prends garde à ce que tu fais, tu fais effort ; et ton effort, Dieu le connaît, il voit ta volonté, il assiste à ta lutte avec la chair ; il t'exhorte à combattre, il t'aide à vaincre, il te regarde lutter, il te soutient quand tu trébuches, il te couronne vainqueur. Donc, "Hommes justes, réjouissez-vous dans le Seigneur". J'allais dire : Hommes fidèles, "réjouissez-vous dans le Seigneur, car le juste vit de la foi". "Aux hommes droits sied la louange". Apprenez à rendre grâce à Dieu dans les prospérités et les adversités. Apprenez à avoir dans le cœur ce que tout homme a sur la langue : "Ce que Dieu veut". La langue populaire elle-même est souvent une doctrine de salut. Qui ne dit pas chaque jour : "Ce qu'il veut, Dieu le fait". Le voilà l'homme au cœur droit ; il est de ceux qui se réjouissent dans le Seigneur et à qui sied la louange. C'est à eux que s'adresse le verset qui suit : "Louez le Seigneur sur la harpe, et sur le psaltérion à dix cordes chantez le".

QUAND DIEU NOUS PARLE D'AMOUR

Pour nous parler de son amour, Dieu s'est servi des expériences d'amour que l'homme fait dans son milieu naturel. Dante dit qu'en Dieu existe, comme relié dans un même volume, « ce qui par l'univers est en feuillets épars ». Tous les amours humains – conjugal, paternel, maternel, d'amitié – sont les pages d'un cahier ou les étincelles d'un feu qui trouve en Dieu sa source et sa plénitude.

Dans la Bible, Dieu nous parle avant tout de son amour à travers l'image de l'amour paternel. L'amour paternel est fait d'incitation, d'élan. Le père veut faire grandir son fils en le poussant à donner le meilleur de lui-même. Ce faisant, un père louera difficilement son fils de manière inconditionnelle, en sa présence, de peur qu'il croie être arrivé au but et ne fasse plus d'efforts. La correction est également une caractéristique de l'amour paternel. Mais un vrai père est également celui qui donne la liberté et la sécurité à son fils, qui le fait se sentir protégé dans la vie. C'est pour cette raison que Dieu se présente à l'homme, tout au long de la révélation, comme « son rocher et son rempart », « forteresse toujours proche dans l'angoisse ».

En d'autres occasions, Dieu nous parle avec l'image de l'amour maternel. Il dit : « Est ce qu'une femme peut oublier son petit enfant, ne pas chérir le fils de ses entrailles ? Même si elle pouvait l'oublier, moi, je ne t'oublierai pas ». L'amour de la mère est fait d'accueil, de compassion et de tendresse ; c'est un amour « viscéral ». Les mères sont toujours un peu complices des enfants et doivent souvent les défendre et intercéder pour eux auprès de leur père. On parle toujours de la puissance de Dieu et de sa force ; mais la Bible nous parle aussi d'une faiblesse de Dieu, de son impuissance. C'est la « faiblesse » maternelle.

L'homme connaît par expérience un autre type d'amour, l'amour sponsal, dont on dit qu'il est « fort comme la Mort » et dont les traits « sont des traits de feu ». Dieu a également eu recours à ce type d'amour pour nous convaincre de son amour passionné pour nous. Tous les termes typiques de l'amour entre un homme et une femme, y compris le terme « séduction », sont utilisés dans la Bible pour décrire l'amour de Dieu pour l'homme.

Jésus a parfait toutes ces formes d'amour, paternel, maternel, sponsal (combien de fois s'est-il comparé à un époux !) ; mais il en a ajouté une autre : l'amour d'amitié. Il disait à ces disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs... maintenant, je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître ».

Qu'est-ce que l'amitié ? L'amitié peut constituer un lien plus fort que le lien de parenté. La parenté consiste à avoir le même sang ; l'amitié à avoir les mêmes goûts, idéaux, intérêts. L'amitié naît de la confiance, c'est à dire du fait que je confie à un autre ce qu'il y a de plus intime et de plus personnel dans mes pensées et mes expériences.

Jésus explique qu'il nous appelle ses amis, car tout ce qu'il savait de son Père céleste, il nous l'a fait connaître, il nous l'a confié. Il a partagé avec nous des secrets de famille, de la famille de la Trinité ! Par exemple du fait que Dieu privilégie les petits et les pauvres, qu'il nous aime comme un père, qu'il nous a réservé une place. Jésus donne au mot « ami » son sens le plus plein.

Que devons-nous faire après avoir rappelé cet amour ? Une chose très simple : croire à l'amour de Dieu, l'accueillir ; répéter, émus, avec saint Jean : « Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous ! ».

DANS LE SEIN DE L'ÉGLISE

De toutes les faiblesses humaines et pauvretés que la bonté divine a supportées pour nous, la première dans le temps, et aussi, je le pense, la plus grande quant à l'abaissement, fut que cette Majesté sans limite a souffert d'être conçue par une femme, et renfermée dans son sein durant neuf mois. Où s'est-elle anéantie ailleurs à ce point et quand parut-elle se dépouiller aussi entièrement d'elle-même ? Durant tout ce temps, cette Sagesse ne dit pas un mot, cette puissance ne fit rien de manifeste, cette Majesté enfermée n'est pas sortie de sa cachette par un signe visible. Sur la croix, le Sauveur n'apparaît pas faible à ce point : sa faiblesse même se montra bientôt plus forte que tous les hommes : en mourant, il élève le larron à la gloire et en expirant, il inspire le Centurion. Dans le sein de sa mère au contraire, il est comme s'il n'était pas, le Tout puissant est inactif, comme s'il ne pouvait rien, et le Verbe éternel s'enfouit sous le silence.

Mais pour vous, frères, ce silence du Verbe est éloquent. Pour vous il crie, il vous rappelle l'ascèse du silence. Car "dans le silence et l'espérance sera votre force", promet Isaïe. De même que cet enfant, conçu dans le sein de sa mère, grandit jusqu'à son terme dans un long et profond silence, ainsi l'ascèse du silence nourrit l'esprit de l'homme, le façonne, le fortifie, et lui assure une croissance d'autant plus sûre et plus saine qu'elle est plus cachée. Ce mystère ne vous est pas celé : j'en ai pour témoin votre expérience et vos confidences : comment un esprit tranquille et réservé se fortifie dans le silence, s'engraisse et s'épanouit ; comment au contraire, il s'affaiblit par les paroles et, comme paralysé, s'affaisse, comment il maigrit et dépérit, et desséché, meurt.

Par ailleurs, que Jésus, conçu et porté dans le sein de sa mère te serve d'exemple. De même que ce fardeau doux et léger remplit le sein de Marie sans lui être un poids, qu'ainsi le sein de l'Église ne te trouve pas lourd et pesant. Car l'Église aussi est enceinte, frères ; non pas comme Marie portant le seul Jésus, mais comme Rebecca portant Ésaü et Jacob, elle porte non seulement les bons et les doux, mais aussi les pénibles et les indisciplinés. Le sein de l'Église accueille même ceux-ci, il les enserre pour le nom de Jésus ou parce qu'il y a peut-être en eux quelque germe de sa présence. Mais lorsque, déjà en désaccord, les petits se battaient dans le sein de Rebecca, celle-ci qui avait prié auparavant pour devenir mère, se repentait presque d'avoir conçu, souffrant de son ventre secoué par un tourment de maux et de peines. "Si c'est cela qui m'attendait, disait-elle, pourquoi fallait-il que je conçoive ?".

Mes frères, s'il arrivait à l'un d'entre nous d'occasionner de telles plaintes aux entrailles de notre mère, il eût mieux valu pour cet homme, je le crains, de ne jamais être né ! Et pourtant, même de celui-là, s'il y en avait un parmi nous, celui qui des pierres mêmes peut faire surgir des enfants d'Abraham ne nous permet pas de désespérer. À lui d'amollir le cœur de pierre de ceux qui seraient tels, afin qu'ils ne secouent plus les entrailles de leur mère. À lui de les soulager pour que celle-ci ne se fatigue pas de les porter jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux, lui qui est Dieu parfait et homme parfait.

LE CHANT DE LA RÉSURRECTION

"Que le ciel se réjouisse et que la terre soit dans l'allégresse ; que le monde visible et invisible soit en fête, car le Christ est ressuscité, lui, l'éternelle allégresse ! Maintenant tout est plein de lumière : le ciel, la terre et les enfers. Aujourd'hui toute créature est dans la joie et l'allégresse, parce que le Christ est ressuscité et que l'enfer a été vaincu."

Il y a dans ce chant de la liturgie orientale comme l'irruption de Dieu dans le monde. La réalité de Dieu déborde sur terre, et la terre se transfigure. Toute frontière, entre le temps et l'éternité, entre la terre et le ciel, a disparu, balayée dans la gloire de la Résurrection du Christ.

Déjà dans l'Incarnation, s'étaient rejointes les deux rives infiniment lointaines, et l'humanité et la divinité étaient devenues un seul Christ ; mais entre l'humanité et la divinité demeurerait non seulement une distinction véritable, mais même une certaine séparation. Or maintenant, la vie éternelle fait irruption dans le monde créé, avec la gloire du corps du Christ qui sort victorieux du sépulcre.

Voici, en effet, en quoi consiste la victoire du Christ : en ressuscitant dans sa chair, le monde terrestre et humain, comme le monde spirituel et divin, possèdent désormais une même gloire, une vie identique. La victoire du Christ consiste en ce que, par sa résurrection, la gloire et la vie divine sont devenues la gloire et la vie du monde. Toute séparation est dominée et vaincue : désormais la gloire de Dieu investit l'humanité de Jésus, désormais le mystère de l'Incarnation s'achève dans la glorification et dans la transfiguration de l'humanité assumée par Dieu. La vérité met en fuite l'ombre, la lumière élimine la nuit, et l'économie sacramentelle elle-même du Mystère du Christ semble s'évanouir. Le Mystère s'achève en se dévoilant !

L'aube du jour de la Résurrection est l'aube du jour de Yahvé, l'aube du huitième jour où tout retourne à son principe : « J'inaugurerai le huitième jour, c'est à dire un monde nouveau », écrit le Pseudo Barnabé. « Voici le jour que le Seigneur a fait », chante l'Église. Et c'est là le chant de la Résurrection. Le jour de la Résurrection est le jour de l'éternité ; c'est cet "aujourd'hui" où toute l'humanité pécheresse entre avec le Christ dans le Paradis pour y demeurer éternellement avec lui : "En vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis". La création qui inaugure le huitième jour ne connaît pas le développement de la première, elle n'a pas de jours successifs : avec ce jour s'inaugure la fête éternelle, l'éternel repos. C'est pourquoi la joie est l'état permanent du chrétien.

SAGESSE ÉTERNELLE

"Ô profondeur et immensité de la Sagesse de Dieu !" s'écrie saint Paul. Quel sera l'ange assez éclairé et l'homme assez téméraire pour entreprendre de nous expliquer comme il faut l'origine de cette Sagesse ?

Ici, tous les yeux doivent se fermer, de peur d'être éblouis d'une si vive et si brillante lumière ; que toute langue se taise, de peur de ternir une beauté si parfaite en voulant la découvrir. Ici tout esprit doit s'anéantir et adorer, pour ne pas être écrasé par le poids immense de la gloire de la divine Sagesse, en voulant la sonder.

Voici cependant l'idée que le Saint Esprit nous en donne, pour se conformer à notre faiblesse, dans le livre de la Sagesse qu'il n'a composé que pour nous. La Sagesse éternelle est une effusion toute pure de la gloire du Tout Puissant ; aussi, rien de souillé ne pénètre en elle. Elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir sans tache de l'activité de Dieu, une image de son excellence.

C'est l'idée substantielle et éternelle de la divine beauté qui fut montrée à saint Jean l'Évangéliste, dans l'admirable ravissement qui lui arriva dans l'île de Patmos, lorsqu'il s'écria : "Au commencement était le Verbe ou le Fils de Dieu, ou la Sagesse éternelle, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu".

C'est d'elle qu'il est dit, dans plusieurs endroits des livres de Salomon, que la Sagesse a été créée, c'est à dire produite, dès le commencement, avant toutes choses et avant tous les siècles. C'est en cette beauté souveraine de la Sagesse que Dieu le Père a pris ses complaisances, dans l'éternité et dans le temps, comme ce grand Dieu assura lui-même expressément, le jour du baptême du Christ et de sa transfiguration : "Voilà mon Fils bien aimé dans lequel je prends uniquement mes complaisances".

Cette beauté éternelle et souverainement aimable a tant de désir de l'amitié des hommes, qu'elle a fait un livre exprès pour la gagner, en lui découvrant ses excellences et les désirs qu'elle a de lui. Ce livre de la Sagesse est comme une lettre d'une amante à son amant, pour gagner son affection. Les désirs qu'elle y témoigne du cœur de l'homme sont si empressés, les recherches qu'elle y fait de son amitié sont si tendres, ses appels et ses vœux y sont si amoureux, qu'à l'entendre parler vous diriez qu'elle n'est pas la Souveraine du ciel et de la terre et qu'elle a besoin de l'homme pour être heureuse.

Pour s'approcher de plus près des hommes et leur témoigner plus sensiblement son amour, la Sagesse éternelle est allée jusqu'à se faire homme, jusqu'à devenir enfant, jusqu'à être pauvre et jusqu'à mourir sur la croix pour les hommes.

Combien de fois s'est-elle écriée, lorsqu'elle vivait sur la terre : "Venez à moi". Venez tous à moi ; c'est moi, ne craignez rien ! Pourquoi craignez-vous ? Est-ce parce que vous êtes pécheurs ? Eh ! C'est eux que je cherche ; je suis l'amie des pécheurs. Est-ce parce que vous vous êtes égarés du bercail par votre faute ? Eh ! Je suis le bon Pasteur. Est-ce parce que vous êtes chargés de péchés, couverts d'ordures, accablés de tristesse ? Eh ! C'est justement pourquoi vous devez venir à moi ; car je vous déchargerai, je vous consolerais.

LE SENS D'UNE MORT

Si la raison de la mort du Christ, c'est le péché de l'homme, la motivation sous-jacente de Jésus, c'est l'accomplissement de la volonté du Père. Et là aussi nous sommes déconcertés. Nous ne comprenons pas pourquoi Dieu a voulu que son Fils meure, même s'il est mort par amour.

De quelle volonté s'agit-il ? Certainement pas celle d'un Dieu tyran qui, pour satisfaire "le bon plaisir du roi", aurait sacrifié la vie de son Fils. D'ailleurs, fallait-il que le mal soit si grand pour que Jésus Christ, Fils de Dieu, rachetât le péché ? C'est peut-être nous faire trop d'honneur à nous, les hommes, que de penser qu'il fallait que Dieu mourût pour racheter notre péché. Dieu n'est pas atteint en lui-même, "entamé" par le péché de l'homme, mais il est "touché" personnellement, car Dieu avait le projet de devenir Homme lui-même ; aussi veut-il incarner l'Homme parfait.

L'homme étant mutilé par le péché, la volonté de Dieu, c'est que l'Homme réussisse, à l'image de Jésus Christ, pleinement homme, vivant sa vie pour Dieu. Ainsi : "La mort du Christ fut une mort au péché. Mais sa vie est une vie pour Dieu." Sa mort est secondaire par rapport à sa vie. Ce qui est primordial, dans sa vie d'homme, c'est la vie pour Dieu. Voilà ce qu'exprime Jésus dans ses dernières paroles : "Dieu, non pas ma volonté, mais la tienne".

Fallait-il pour autant que le Christ meure sur la Croix ? Comme tout homme, il était naturel que Jésus Christ meure. Mais il n'était pas naturel qu'il meure dans la souffrance. Jésus Christ ne meurt pas seulement parce que sa vie arrive à son terme. Il meurt pour montrer qu'il ne vit pas simplement pour lui : sa vie est ordonnée au Père. Cesser de vivre parce qu'il faut en finir, n'aurait pas de sens pour lui. Donner librement sa vie pour montrer que l'on vit pour un autre, voilà la signification filiale de sa mort.

Mais comment va-t-il montrer qu'il donne sa vie librement ? En acceptant la souffrance de la Croix. Parce que Jésus n'est pas forcé d'être cloué sur le bois, la souffrance apparaît comme expression de cet acte gratuit que Jésus proclame : "Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne". Certes, on peut comprendre la souffrance de Jésus comme une volonté de solidarité du Christ avec les hommes : Dieu passe par où nous passons. Mais plus profondément, à mon sens, dans son aspect douloureux que Jésus aurait pu éviter, sa mort signifie avant tout la gratuité du don de sa vie, signe par excellence de son amour.

Mourir au sens pascal, c'est accepter de recevoir sa vie d'un autre, tout autant que de donner la sienne. Pour les chrétiens, mourir à soi-même, ce n'est pas seulement renoncer à vivre un certain nombre de choses dans la vie, c'est accepter de recevoir comme un don, l'invitation qui nous est faite de vivre notre vie, non pas seulement pour nous, mais pour Dieu. Un chrétien me disait récemment : "J'ai tout ce qu'il faut pour être un athée paisible et heureux ; la foi, pour moi, consiste à croire que Dieu me donne sa parole. Cette parole m'appelle à vivre autre chose que ce qui m'apparaît comme bonheur immédiat. En ce qui me concerne, mourir à moi-même, c'est passer de Moi à l'Autre, l'Autre étant Dieu."

Dieu vient de l'avenir, p. 96 98.

NOUS VIENDRONS À LUI

"Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ?" Cette question de Jude permet à Jésus d'expliciter toute sa pensée. Laissant de côté toute perspective eschatologique, il ne veut parler que des venues de Dieu dans l'Église et dans le temps ; elles sont accordées à ceux qui gardent sa parole ; elles sont le fruit de sa mort.

"Si quelqu'un m'aime, dit-il, il gardera ma parole ; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure". À première vue, Jésus ne prend pas en compte la question de Jude et l'étonnement de ses disciples. En fait, il y répond directement, car il annonce la manifestation de son mystère et le motif pour lequel le monde ne peut l'obtenir.

Pour accueillir Dieu, il faut l'aimer. Toute la tradition biblique l'a proclamé : la connaissance de Dieu est relation personnelle, intimité, amour. Huit siècles avant Jésus, Osée annonçait déjà le salut d'Israël comme des épousailles, et finalement la connaissance de Dieu : "Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et dans l'amour ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras le Seigneur".

Au terme de l'Évangile, les disciples savent qu'aimer Jésus consiste d'abord à "garder sa parole", à reconnaître en son message les exigences et les dons de l'amour divin, à y répondre par l'engagement réaliste et généreux de toute la vie. À ceux qui l'aiment ainsi, Jésus fait sa promesse la plus magnifique. Il ne parle même pas de l'amour qu'il leur accorde évidemment en retour. Mais il leur annonce celui du Père et son don merveilleux : le Père et le Fils vont venir à leur fidèle ; ils vont résider en lui comme en leur Temple.

L'Ancien Testament a connu jadis des venues de Dieu, telle sa visite à Abraham sous le chêne de Mambré ; mais ce n'était qu'une rencontre passagère sous le voile des apparences. Les prophètes ont annoncé une théophanie triomphale à la fin des temps ; mais cette manifestation mystérieuse ne laissait guère de place à une intimité entre Dieu et son fidèle ; il n'en était pas question pour cette vie. Or Jésus promet aux siens, dès ce monde, une communion personnelle avec Dieu au plus profond de sa vie trinitaire. Cette rencontre mystérieuse dépasse tous les espoirs des prophètes, tous les rêves du judaïsme : c'est la révélation suprême.

"Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé". La manifestation invisible de la Trinité que Jésus vient d'annoncer à ceux qui l'aiment reste inaccessible à ceux qui lui refusent leur amour. Ils ne connaissent pas Jésus, puisqu'ils rejettent son message. Ils ne peuvent pas connaître le Père qui lui a confié ce message. Jude trouve ici la vraie réponse à sa question : Jésus, en ce monde, n'est connaissable que par la foi ; il ne peut se manifester qu'aux croyants.

"Je vous ai dit cela, tandis que je demeurais avec vous. Mais le Paraclet, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera tout, et il vous rappellera tout ce que je vous ai dit". La mission terrestre de Jésus s'achève. Il considère déjà ce qu'il a dit auparavant comme du passé. Il a annoncé son retour invisible au monde, sa venue avec le Père. Il reprend maintenant l'annonce de la venue de l'Esprit et il précise la mission de celui-ci : il sera le maître intérieur qui prolongera l'enseignement de Jésus et en fera pénétrer la signification profonde.

Du même coup, il manifestera l'unité d'action des personnes divines. Ces trois personnes sont ainsi présentes, toutes trois, aux croyants. Toutes trois concourent au même but, qui est la connaissance du message de l'Évangile, la communion au mystère de Dieu.

DONNE-MOI TON HUMILITÉ

Le Seigneur nous a donné l'Esprit Saint, et nous avons connu le Seigneur et oublié la terre, dans les joies de l'Amour du Christ. Car celui qui a savouré cet Amour de Dieu ineffablement doux ne peut plus songer aux choses de la terre : il se sent sans cesse attiré par cet Amour.

Mais nous le perdons par notre orgueil et notre vanité, par nos inimitiés et nos jugements envers nos frères ; nous l'abandonnons par nos pensées cupides et notre propension vers la terre. Alors la Grâce nous abandonne et l'homme troublé et abattu désire Dieu et l'appelle, comme Adam chassé du Paradis. "Mon âme languit, dit-il, et je te cherche avec des larmes ; vois mon affliction, illumine mes ténèbres, afin que mon âme soit dans la joie ! Seigneur, donne-moi ton humilité afin que ton amour soit en moi et que ta crainte vive en moi !"

Celui qui perd l'humilité perdra également la grâce et l'amour de Dieu, la grâce s'éteint en lui. Mais celui qui a surmonté ses passions et qui a épousé l'humilité obtient de Dieu sa grâce ; il prie pour ses ennemis comme pour lui-même, il prie pour le monde entier avec des larmes de feu.

Une âme humble et qui a quelque expérience remerciera constamment le Seigneur de sa grâce, et si Dieu la transporte tous les jours au ciel et lui fait voir sa gloire, elle dira : "Seigneur, tu me montres ta gloire, mais accorde-moi aussi les larmes et la force de te remercier ; à toi la louange au Ciel et sur la terre ; à moi, par contre, les pleurs pour mes péchés". Le Seigneur m'a accordé dans son amour et sa miséricorde de comprendre que nous devons pleurer nos péchés durant toute notre vie. Rien n'est plus grand que d'atteindre l'humilité du Christ. L'humble vit aveugle et content, tout est bon à son cœur. Seuls les humbles voient le Seigneur dans son Esprit. L'humilité est la lumière dans laquelle nous voyons Dieu qui est la Lumière.

L'âme de l'humble est comme une mer : si quelqu'un jette une pierre dans la mer, la surface de l'eau est troublée un instant, puis la pierre s'enfonce dans l'abîme. Ainsi toute peine est engloutie dans le cœur de l'humble, puisqu'en lui est la Force de Dieu. Où es-tu, âme humble ? Qui habite en toi ? A qui pouvons-nous te comparer ? Tu resplendis, brillante comme le soleil, mais en brûlant, tu ne te consumes pas ; par contre, tu réchauffes tout de ton ardeur. A toi appartient la terre des doux, selon la parole du Seigneur. Tu es semblable à un jardin de fleurs au centre duquel se dresse la belle maison où Dieu habite. Le ciel et la terre t'aiment ; ils t'aiment les saints apôtres, les prophètes, les saints et les bienheureux ; ils t'aiment les Anges, les Chérubins et les Séraphins ; elle t'aime la toute pure Mère du Seigneur, il t'aime et se réjouit en toi, le Seigneur lui-même.

L'âme s'humilie complètement si elle a goûté la douceur de l'amour divin. C'est comme si elle naissait à nouveau. De toutes ses forces elle tend vers Dieu qu'elle aime, jour et nuit, et, pour un instant, se repose dans le Repos de Dieu.

UN CŒUR LIBRE POUR LA PRIÈRE

Pour pouvoir prier, il faut nous demander à qui appartient notre cœur. Si le cœur appartient vraiment au Seigneur, il est libre et la prière est possible. Sinon, la prière a les ailes coupées. Notre cœur appartient-il vraiment au Seigneur ? Ne répondons pas "oui" trop vite ! Nous ne nous connaissons pas du premier coup ; mais normalement la lucidité grandit à mesure que nous avançons obscurément à la rencontre de Dieu.

Le cœur libre est celui qui cherche le Seigneur seul, sans s'arrêter à soi, sans s'arrêter à rien. Or le repliement sur soi est une maladie très commune dans la vie religieuse : au lieu de tendre vers Dieu de tout son élan, l'âme retombe et s'affaisse sur elle-même et sur ses problèmes. Pourquoi se replie-t-on sur soi ? Parce qu'une passion "triste" mobilise toutes les forces de l'âme. Ce peut être un attachement trop sensible aux personnes : le véritable amour fraternel est sans exclusive pour personne, tandis qu'une attache sensible compartimente, choisit, élimine ou oppose. Cet attachement coupe les ailes à la prière, comme toute antipathie instinctive, toute envie ou toute jalousie : tout ce qui stérilise la charité tue très sûrement la loyauté et le goût de la prière. Ce peut être encore une acceptation et un retournement en soi d'une tristesse, d'une déception qu'on refuse d'unir à la Croix du Seigneur. C'est là que viennent se nicher les rancœurs contre l'autorité légitime, la rancune, l'amertume, la tristesse qu'engendrent les échecs inévitables de la vie spirituelle ou de l'apostolat. Ou bien la préoccupation de bagatelles, la susceptibilité irritée par les manques d'égards, la défense d'un point d'honneur, les mesquineries dans la nourriture, l'habit ou les occupations, la préoccupation du jugement d'autrui, et surtout du jugement exprimé ou supposé des supérieurs.

Or pour pouvoir prier, il faut avoir le cœur libre, et, pour cela, il faut, avec une abnégation continue faire la chasse aux passions tristes. Tout ce qui, en nous, tue la paix et la joie qui sont les fruits de l'Esprit, tue aussi l'esprit de prière, la possibilité de faire oraison. Certes, la maîtrise de la sensibilité n'est jamais très rapide, ni très complète. Il peut se faire qu'à la suite d'un mauvais procédé ou d'une injustice le cœur bouillonne : mais il faut alors offrir à Dieu l'holocauste d'un cœur meurtri et d'une sensibilité en révolte. Cette offrande douloureuse et sans gloire peut être la plus profonde des oraisons parce qu'elle est une participation véritable à l'Agonie de Jésus et qu'elle présente au Père dans la nuit de la foi l'humble hommage de la douleur et de la faiblesse.

VOICI LA SERVANTE DU SEIGNEUR

Que tout se passe pour moi selon ta parole¹
Cette parole n'est pas une parole de piété commune et d'un sens ordinaire :
C'est une parole d'abaissement et d'élévation très grande tout ensemble.
C'est la parole de la plus grande puissance qu'elle proférera jamais
C'est la parole du plus grand contentement qu'elle aura jamais
C'est une humble et grande parole qui réjouit le ciel,
qui conclut le salut de l'univers,
et qui tire du plus haut des cieux le Verbe éternel sur terre.

Celle qui parle est la plus éminente personne qui soit et sera jamais après les trois Personnes incréées de la Divinité. [...]

Lorsque cette Vierge humble, silencieuse et modeste ouvre sa bouche pour dire cette parole, elle est en la main du Verbe éternel qui est avec elle, qui va s'incarner en elle, qui la veut pour sa mère. C'est ce Verbe divin qui lui inspire cette parole et lui imprime cette disposition. Cette parole est la dernière que la Vierge proférera sur ce sujet, à l'issue de laquelle, sans aucun délai, se doit consommer le mystère sacré, le mystère d'amour divin, le mystère de l'Incarnation en elle.

La Vierge profère donc cette parole en la plus haute disposition et la plus divine qu'elle ait jamais eue et en l'une des plus hautes qu'elle aura jamais à l'avenir. Et ce colloque saintement commencé par la parole de l'ange, finit encore plus saintement, plus heureusement, plus divinement par la parole de la Vierge. [...]

Et cette parole qu'elle profère n'est pas seulement une parole d'esprit et de grâce, mais encore une parole de lumière, de lumière vive et pénétrante jusqu'au sein du Père éternel, d'où elle tire le Fils unique de Dieu pour le loger et porter en son sein virginal.

La vie de Jésus. Ch. 15, pp. 112 113. 117

¹ Lc 1, 38.